

John Kennedy Toole
La vie faite Oeuvre, l'art fait chair

Ivan Bielinski

Numéro 48, juin–juillet–août 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bielinski, I. (1992). John Kennedy Toole : la vie faite Oeuvre, l'art fait chair. *Nuit blanche*, (48), 58–60.

John Kennedy Toole



photo : Éditions Robert Laffont

John Kennedy Toole

La vie faite Œuvre, l'Art fait chair

Amérique. Cinquante États d'âmes. Zoom sur le suicide. Du Mississippi mythique. L'anneau du Nibelung mexicain. Biloxi, ville de carbone sur le manuscrit clos. Des paupières, nuit vague comme le golfe. Récusent, repoussent et n'admettent plus l'échec. Roulent un instant contre la tige du volant voyeur. Le moteur ronronne encore comme un félin mort ivre. Le ressac vital échoue, les phares tournent de l'œil, les manuscrits. En boule éperdue roulent et frappent de plein gaz cinquante états d'âmes mortes. Et retombent sur la terre, avalanche de mots sur la plaine littéraire qui bourgeonne.

Le cinéma. Ignatius Reilly, le héros de *La conjuration des imbéciles*, en sait un bout là-dessus. Parce qu'il le tient dans ses mains — le bout, bien sûr. Mais pas le bon, de bout: le petit gros, comme lui — le gros, une espèce d'outré surdouée qui suinte l'intelligence et le génie mais que circonscrit un arrivisme adipeux. Le bout médiéval, pré-renaissance, pré-moderne, pré-connerie. Parce que le monde, en l'occurrence la Nouvelle-Orléans des années soixante, est tout à fait dépourvu de la grâce de Boèce. Traînant sa lourde carrure entre la porcherie qui lui sert de chambre et l'océan urbain sillonné de requins, Ignatius Reilly est un croisé des temps modernes: sabre au corps, marchand de saucisses par inadvertance, brillant médiéviste par choix, raté chronique par hérédité — même les putes, les drogués, les flics, les mères ne le comprennent pas — il expose ses théories exubérantes au mépris de la plèbe. Il s'en faudra de peu qu'il ne connaisse le sort de Camille Claudel. Heureusement la gauchiste-féministe-anarchiste Myrna Minkoff arrive à la fin du cauchemar comme un anchois sur une pizza fade. Ignatius Reilly aura malgré tout le dernier mot.

«Quant à moi, j'ai appris que la pénurie alimentaire et l'absence de confort, plutôt que d'anoblir l'esprit, créent l'angoisse au sein de l'humaine psyché et parviennent à canaliser tous les dons d'un être vers la seule recherche d'une quelconque nourriture.»

La conjuration des imbéciles, p. 236

On ne peut en dire autant du David de la *Bible de néon*. Petit, chétif, orphelin de père sinon de corps, élevé sur une butte d'argile que modèlent les orages, il contemple de ses yeux grandissants un monde d'où il est exclu. Un monde que domine une bible scintillante. Élevé à l'écart auprès d'une mère folle et d'une tante stripteaseuse, il verra sa petite ville sortir de la guerre et entrer dans la plénitude de l'époque moderne. Triste époque quand son père gît quelque part en Italie. David porte bien son nom et sa fronde frappera juste: lorsque le pasteur Goliath retombera dans les marches de l'escalier, le train s'arrêtera, la mère aussi, la vie aussi. Il quittera la petite ville, hanté par les *flashbacks* d'une enfance silencieuse. Comme Reilly, il aura lui aussi le dernier mot.

CI-GIT JOHN KENNEDY TOOLE ASSASSINÉ PAR UN TUYAU D'ÉCHAPPEMENT LE 26 MARS 1969

Ces mots-là aussi ont un air de terminus. Un air bête. Une face de carême, de jugement dernier. Un *look* d'épidémie — tous ces gens morts de la R.I.P. depuis tant d'années. Une grimace contagieuse, comme celle de pestiférés de Camus. Quelque chose de corrompu.

Question: les malades dérangent-ils parce qu'ils nous font vomir ou parce qu'ils remettent en cause notre propre santé?

Nous voilà repoussés dans la marge et nous détestons ça. Le daleau c'est pour la bouse, la marge pour les corrections, la zone pour les punks. On ne saurait reconnaître un marginal ou un malade comme maître qu'à l'instant où il succombe. C'est bien connu: les génies ont connu l'acmé du succès au moment où la quatre-vingt unième division de vers blancs remontait leur fémur avec une cargaison de tissus pourris et de moelle verdâtre.

La révélation la voici: John Kennedy Toole, écrivain marginal dont la mort prématurée — il avait 32 ans — est également marginale, travaillant au nez même de ses intimes et mettant en scène une procession de marginaux, *écrivit pour des marginaux*.

L'Oeuvre mort

Parler Oeuvre, dans le cas de Toole, c'est parler mort et s'immiscer dans la fange: c'est dire Lautréamont un siècle après lui. Parce qu'il n'y a pas de chronologie, le temps fléchit, les secondes pivotent; *La conjuration des imbéciles*¹ (*A confederacy of Dunces*) est le premier titre de John Kennedy Toole qui s'extirpe de l'anonymat, onze ans après la mort de son auteur. Mille neuf cent quatre-vingt marque donc sa naissance littéraire officielle. mais c'est en fait une seconde naissance — la première étant *La Bible de néon*² (*The Neon Bible*), écrite en 1954 alors que Toole n'avait que seize ans et qui vient à peine de paraître. Ces notions de *premier roman*, *naissance* et *reconnaissance* sont, du reste, tout à fait déplacées dans le cas de John Kennedy Toole. Le mot clé, on le devine est: *marginalité*.

L'Oeuvre exil

Parler Oeuvre c'est parler exil: chacun des narrateurs de la *Conjuration* s'exprime d'un îlot isolé, avec une voix qui n'est pas celle des autres, mais celle de

l'Autre: la voisine pimbêche, le noir paumé, l'homosexuel frivole, l'employée sénile, l'industriel raté, la tenancière perversie, l'agent de police incompetent, la mère ivrogne et bien sûr Ignatius Reilly contre qui s'insurgent les voix de cette majorité tarée. Car John Kennedy Toole ne voit que des parias: si le grotesque Ignatius est entièrement déconnecté de la *réalité moderne*, ceux qui le condamnent ne sont guère mieux: tous ont été confondus par l'illusion chromée du rêve américain. On assiste à cette guerre axiologique que se livrent un peuple berné et un idéaliste détraqué. Pendant les brèves armistices entre les factions rivales, aucun repos n'est accordé au lecteur: il épousera le regard de chacun des narrateurs qui s'efforcent de s'extraire du borborygme où l'idéal américain les a plongés. Chacun d'entre eux, exilé hors de lui-même, cherche à reconquérir sa dignité, essaie de se hisser un peu plus haut, le nez hors de la boue. Avec une maîtrise flaubertienne, le narrateur impersonnel, cet anonyme qui supervise les autres narrateurs, adopte le point de vue sensible de tous ses inférieurs. Un unique événement prend autant de connotations qu'il y a de personnages: à preuve, un article de journal relatant un incident où Ignatius a été mêlé malgré lui. Voici les réactions:

Ignatius: «Non, mais regardez-moi ça, tonna-t-il. Quels abrutis ce journal emploie-t-il comme photographes qu'ils n'aient même pas été fichus de faire de moi une photo reconnaissable».

Sa mère: «C'est notre déveine qu'a voulu qu'y z'aient eu un photographe dans l'coin pour prendre ta photo couché dans la rue comme un clodo ivre».

Son employeur: «M. Clyde prit connaissance de son journal du matin et renvoya Reilly. La carrière de colporteur de ce grand singe était terminée. Pourquoi ce babouin portait-il sa tenue en dehors de son service?»

Un noir sous-exploité, quelque peu responsable de tout ce bruit: «Ouah! dit-il à M. Watson. C'est une rudement bonne idée qu'vous m'aviez donnée avec vos histoires de sabotage! J'me suis tellement saboté moi-même que j'me r'trouve en vagabondage! Ah la la...»

Celle qui a été prise sur le fait de «racolage et de détention de matériel pornographique», par contre-coup: «Lana Lee déchira le journal en petits morceaux, puis les petits morceaux en plus petits».

L'œuvre parole

Parler de points de vue, c'est parler de l'origine de la parole. La lente danse des propos, les boucles des anneaux narratifs se resserrent autour d'un œuf d'autruche énorme comme la Rome antique et les *popcorns* extra-larges. Petit à petit, les mots ophidiens rampent autour d'Ignatius pendant qu'il couve son *Journal d'un jeune travailleur*. Un nouveau média, un nouveau complice, un nouveau regard — et celui de John Kennedy Toole, dans l'intimité du *Journal*, nous livre la matière percussive du cerveau enfiévré d'Ignatius: «Assez! criai-je, implorant mon propre esprit semblable à quelque dieu. C'est pure folie. Mais je n'en prêtais pas moins attention au bouillonnement qui habitait mon cerveau. Ce dernier m'offrait la possibilité de sauver le monde en utilisant la décadence et la dégénérescence elles-mêmes! Là, sur les pavés usés du Quartier, j'obtins de cette fleur d'humanité flétrie l'engagement qu'elle tenterait de rallier sous la bannière de la fraternité ses semblables en dépravation contre nature».

«Marchands et charlatans prirent le contrôle de l'Europe, baptisant 'Les Lumières' leur insidieux évangile. [...] Le cercle s'était élargi. La grande chaîne de l'être s'était rompue aussi facilement que la chaîne que forme un idiot à l'aide de trombones. [...] Destin hideux s'il en fut: il devait affronter l'ultime perversion: ALLER AU TRAVAIL.»

La conjuration des imbéciles, p. 38

Les yeux de la Bible

Ce débordement lyrique, parodie magistrale de l'érudit, nous renvoie au regard de David: «Il fait noir à présent, mais quand le train est parti, le soleil commençait seulement à se coucher, et j'ai vu les feuilles rousses et brunes et l'herbe fanée sur les collines».

La multiplication des points de focalisation s'exerce ici en-dehors de toute dérive lyrique: comme elle procède du regard, ce sont les yeux qui se déplacent. David n'a pas de solution, il ne souhaite pas renverser les gouvernements en formant des mouvements terroristes homosexuels qui achèveront de plonger le monde dans l'hystérie. David est seul, sans projet, sur une banquette de train. Mais ce véhicule le

trahit: où va-t-il? Il l'ignore: alors il fuit. Le regard se promène le long de la vitre et de la cabine. Devant, derrière. Puis il monte à la verticale, replonge dans la mémoire: une analepse de dix-sept ans qui couvre 250 pages.

Encore une fois, John Kennedy Toole séduit par sa juste pénétration du personnage. Le jeune homme esquisse avec une extrême finesse le paysage de son enfance, une petite ville des années quarante qui croupit autour de la morale cinglante du révérend. Un seul élément est angoissant: cette bible de néon qui trône au-dessus de la ville. Point d'attraction du regard, elle jette sur les environs son aura cléricale, cette aura qui repousse la famille de David loin des gens puis de la santé mentale. Sur la colline infertile, le jeune garçon voit pourrir sa maison et l'esprit de sa mère, voit partir son père à la guerre et ne le voit jamais revenir. Lorsque la mort fauche la mère, lorsque le petit train électrique se désagrège après avoir courageusement supporté la rouille, la figure secourable du révérend passe le seuil de la porte. Le révérend coupable monte les marches de l'escalier, la main juvénile de David agrippe une carabine et l'exil commence où le livre se termine.

Les grandes thématiques de la Bible

D'une couverture à l'autre, le même étouffement: le nœud du récit se resserre petit à petit autour du coupable présumé qui accapare une grande partie de la narration. Le lecteur suffoque, comme si le monde s'était conjuré pour l'anéantir. Les points de focalisation convergent innocemment: lorsqu'ils ont repéré la cible, ils tournent lentement autour avec une certaine lubricité, un certain sadisme. Puis un souvenir revient, une lettre arrive, une photo apparaît: la roue prend de la vitesse, accumule les impressions, multiplie les sous-entendus par une surdose d'images, jusqu'à ce que l'événement déclencheur, attribuable au seul hasard, allume la mèche: tout éclate alors en un seul paragraphe: la silhouette du révérend tombe comme dans un rêve, l'ambulance de l'Hôpital de la charité traverse le boulevard: sur la banquette arrière d'un train ou d'une Renault, deux naufragés ont échappé à la menace de l'asile psychiatrique.

Ici, comme dans *La conjuration*, joue une même dramatique familiale: mère-folle/soûle adulée ou maudite par un enfant innocent ou méprisé; s'exerce une même lucidité traversant un récit qui interroge le lecteur, comme

un retour permanent aux regards de l'enfant; s'installe le même dilemme terrible entre la dislocation mentale et la fuite. Et toujours l'inepugnable faute qui relègue l'anti-héros au ban de la société.

«Cela m'avait l'air d'une prière magnifique, alors j'ai regardé par la fenêtre et j'ai commencé, mais mes yeux sont tombés sur la Bible de néon, en dessous de nous, et je n'ai pas pu continuer. Et puis j'ai vu les étoiles du ciel qui brillaient autant que la belle prière, et j'ai recommencé, et la prière est venue sans que j'aie à réfléchir, et je l'ai offerte aux étoiles et au ciel de la nuit.»

La Bible de néon, p. 61

«J'ai lâché le fusil et j'ai regardé fixement le haut des marches. Il ne bougeait pas. Il était étendu de tout son long, la tête et les mains dans le couloir du haut, le corps sur les marches. Sa nuque commençait à rougir, d'un rouge vif.»

La Bible de néon, p. 211

John Kennedy Toole est de ceux qui restent vivants. Parce qu'il se soucie du monde, parce que ce dernier le blesse et que sa douleur, exprimée à travers les formes de la littérature, permet d'atteindre le sens même de l'existence humaine. John Kennedy Toole dérange: il parle à l'écart, d'un monde où il siège pour l'éternité, dans le clair-obscur de la poésie et de la vie faite Oeuvre, de l'Art fait chair. Mais il ne partage pas cet exil en solitaire: Baudelaire, Kafka, Villon, Steinbeck sont près de lui et près de ceux qui vibrent selon une tonalité et à des fréquences audibles des seuls poètes. Parler d'élitisme est inconcevable: disons plutôt que la persévérance dans le refus ménage une place privilégiée au chapitre de la connaissance du monde: un chapitre qui restera à jamais clos pour les humains modernes, encagés dans leur bêtise comme des lions asthmatiques, crachant leurs derniers postillons de seigneurs déchus à la face d'une existence qu'ils ne comprennent plus. ■

par Ivan Bielinski

1. Traduit de l'américain par Jean-Pierre Carasso, «Pavillons», Robert Laffont, 1981, 404 p.

2. Traduit de l'américain par Sophie Mayoux, «Pavillons», Robert Laffont, 1991, 216 p.